

MAURICE CHARNAY

CATÉCHISME

DU SOLDAT

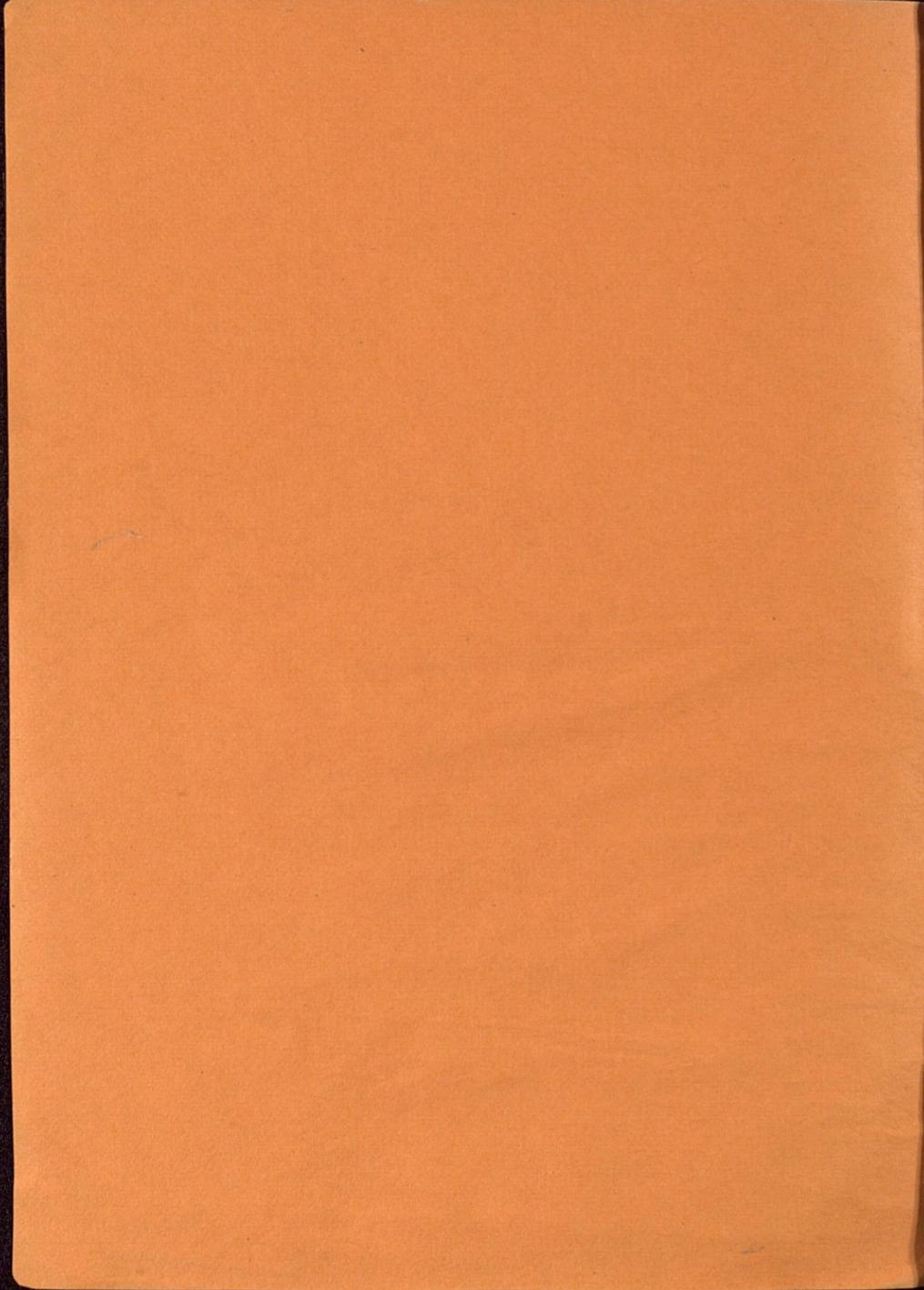
PRIX : 10 CENTIMES

PARIS

LIBRAIRIE SOCIALISTE

51, RUE SAINT-SAUVEUR, 51

1893



MAURICE CHARNAY

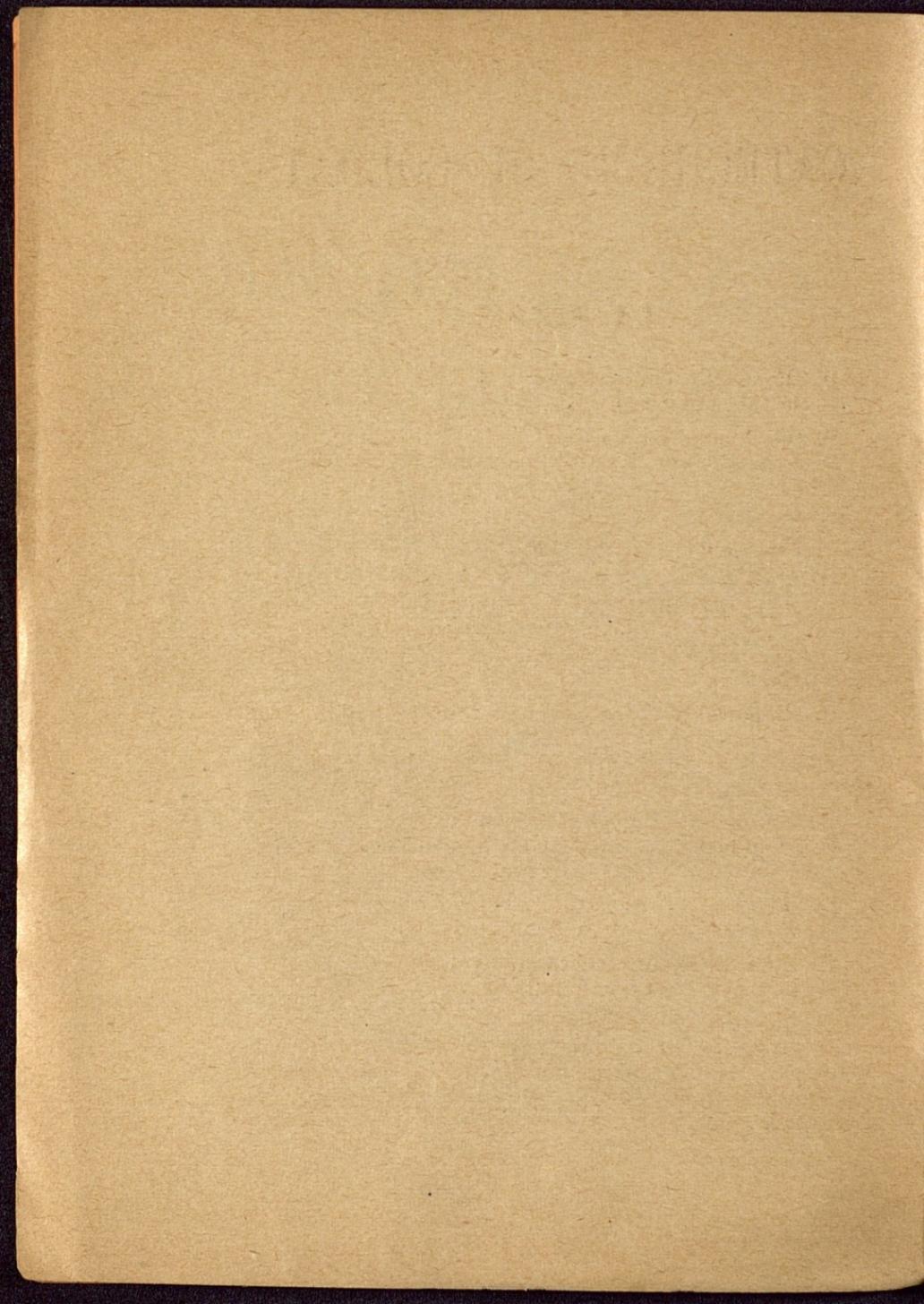
CATÉCHISME
DU SOLDAT

LA PATRIE
LA CASERNE — LA GUERRE
LA GRÈVE

PRIX : **10** CENTIMES

PARIS
LIBRAIRIE SOCIALISTE
51, RUE SAINT-SAUVEUR, 51

1894



CATÉCHISME DU SOLDAT

LA PATRIE

D. Où vas-tu, jeune homme ?

— Je vais servir la patrie.

D. Qui donc te fait partir ?

— Je ne sais pas. C'est le gendarme qui est venu me chercher.

D. Est-ce que tu es un assassin ?

— Non, je n'ai tué personne.

D. Alors, tu es un voleur ?

— Non plus. Mais la seule différence entre un voleur et moi, c'est que le voleur est en prison, et que le gendarme m'a menacé de m'y mettre, si je refuse de quitter mon pays.

D. Et pourquoi le gendarme te force-t-il à quitter ton pays ?

— Je l'ignore. On m'a dit à l'école que j'avais une patrie, que je devais l'aimer et la défendre.

D. Ton pays est-il dans cette patrie ?

— Je ne pense pas, puisqu'on m'empêche d'y rester, et que je ne pourrai plus le défendre.

D. Qu'est-ce que la patrie ?

— C'est une idée fausse et un mensonge.

D. Est-ce donc autre chose que la nation ?

— La patrie n'est que le fantôme de la nation.

D. Qu'est-ce que la nation ?

— La nation est un grand pays, formé de la réunion de petits pays, tantôt plus, tantôt moins, suivant le hasard des guerres et des combinaisons politiques. Aucun de nous ne la connaît tout entière. Elle est habitée par vingt

peuples différents, qui ne sont ni de la même race, ni de la même couleur; qui n'ont pas le même costume, ne parlent pas la même langue et ne peuvent pas se comprendre; qui n'ont rien de commun, en dehors d'une haine féroce pour le gendarme qui les brutalise, et pour le percepteur qui les vole.

D. Et la patrie? .

— C'est un mot dont se servent les candidats à la députation et les journalistes. Elle est représentée plus particulièrement par le percepteur et le gendarme, qu'on paye avec une partie de l'argent extorqué aux ouvriers et aux cultivateurs. Le reste de cet argent s'en va dans de grandes villes que nous ne verrons jamais, où des ministres, des députés et des fonctionnaires font la noce pendant que nous travaillons.

La patrie, c'est le hideux impôt, c'est la loi qui commande, ce maître impersonnel qui nous enlève peu à peu chacune de nos libertés; la patrie, c'est tout ce qui nous opprime, tout ce que nous devons haïr.

D. Et le pays?

— Oh! le pays, c'est tout ce que nous aimons.

C'est le petit coin de terre où nous sommes venus au monde et où nous voulons mourir; c'est le jardin où nous avons grandi au milieu des fleurs, la cour où nous avons joué avec nos camarades d'enfance, et gambadé comme des chèvres sans autre lien que notre fantaisie.

C'est le pré où nous nous sommes roulés dans l'herbe, où nous allions dormir à l'ombre d'un grand chêne, tandis que paissaient nos vaches et nos moutons.

C'est le champ que nous avons labouré, pioché, retourné de fond en comble, arrosé du matin au soir de notre sueur; le champ où, chaque jour, nous allions voir si la semence sortait de terre et si nous pouvions compter sur une belle moisson.

C'est la vigne, dont nous avons taillé chaque cep un à un, avec autant de délicatesse et d'amour qu'une mère en apporte à parer ses enfants; la vigne, où se faisaient les joyeuses vendanges, mêlant jeunes et vieux, filles et garçons, dans un irrésistible élan de travail et de fraternité.

Le pays, c'est la barque sur laquelle, à la nuit tombante, nous partions à la pêche, et la plage où les femmes anxieuses et les enfants guettaient notre retour.

C'est aussi la maison au toit de chaume, la cheminée qui s'ouvre toute grande, comme pour réunir la famille dans une seule étreinte; c'est le vieux cheval qui repose à l'écurie et le chien fidèle qui veille sur la maisonnée.

Le pays, enfin, c'est le père, la mère, les frères et les sœurs, les parents, les amis; tous ceux que nous avons coutume de voir et d'entendre, avec qui nous avons travaillé, souffert et pleuré; c'est le clocher qui nous appelle, la place où, le dimanche, le village se donne rendez-vous; c'est le cimetière où reposent nos morts, l'horizon qui renferme tous nos souvenirs.

D. Tu n'as donc plus rien de tout cela?

— Je laisse un père, usé, cassé par une longue vie de labeur. Ses forces l'abandonnent; depuis quatre ans, je lui épargnais les besognes les plus dures, et c'est moi qui menais la charrue. Je pars au moment où il a le plus besoin de mon aide. Comme il ne peut rester seul pour cultiver son champ, il a pris un mercenaire qui travaillera mal et mangera la moitié du revenu. Les années de mauvaise récolte, on sera obligé d'emprunter à l'usurier pour vivre, jusqu'à ce que la bande noire vienne s'emparer de la maison et du bien, et réduise mon père à mendier son pain.

Je laisse une mère. La pauvre chère femme est devenue folle de douleur en me voyant partir: peut-être que je ne la reverrai jamais!...

Je devais épouser une jeune fille, que j'aime et qui m'aime. Elle a promis de m'attendre longtemps, longtemps... Mais elle est belle, elle a dix-huit ans; c'est un autre qui la prendra.

D. Pourquoi n'es-tu pas soldat dans ton pays, afin de pouvoir en même temps labourer ton champ, nourrir ton vieux père et te créer une famille?

— Parce que le militarisme n'est pas fait pour la défense du pays: c'est, avant tout, un instrument de servitude. Si les soldats demeuraient dans leur pays, on aurait plus de peine à en faire des esclaves; ayant sous les yeux le spectacle du travail, de la liberté, de la vie, ils agiraient comme des hommes, et briseraient le joug qu'on veut leur imposer.

Et puis, lorsque viendrait la guerre, qui est toujours une bonne affaire pour les bourgeois, sans danger pour

leurs enfants qu'on met à l'abri dans les fonctions publiques, les fils de paysans y regarderaient à deux fois, avant de se laisser mener à l'abattoir : ils chercheraient d'abord quel est leur avantage, et si la boucherie doit se terminer autrement que par la mort, la ruine et l'impôt.

D. Est-ce que tous les jeunes gens ne sont pas obligés de partir comme toi ?

— On prend d'abord ceux qui sont pauvres et qui n'ont que leurs bras pour soutenir leurs vieux parents. Les enfants des riches s'en tirent à meilleur compte. On avait décrété l'égalité du service militaire; c'était avant les élections, pour tromper les électeurs : le principe a été corrigé par un si grand nombre d'exemptions et de privilèges, que le moindre bachelier s'arrange pour ne servir qu'un an ou pas du tout. Pour les pauvres, il n'y a pas de privilèges....

D. On peut donc être patriote, en refusant d'être soldat ?

— Oui, quand on est riche; non, quand on est pauvre. Les jeunes gens, qui échappent à la corvée et la font faire par des fils de paysans et d'ouvriers, sont les meilleurs des patriotes. Dans les écoles, où ils restent le temps que les autres passent au régiment, on leur apprend de grandes tirades sur le patriotisme, pour les débiter lorsqu'ils seront fonctionnaires, journalistes ou candidats; et ils appellent « sans patrie » ceux qui ne croient pas à leur désintéressement et à leur sincérité.

D. Et le gendarme qui t'emmène, est-il aussi bon patriote ?

— Ce gendarme n'a d'autre patrie qu'une paye insulfisante, dont le dernier des manoeuvres ne voudrait pas. Fils de travailleurs, il a renié les travailleurs, et il les persécute au nom de la bourgeoisie. C'est un ancien soldat, dont la fainéantise et l'alcool ont fait un inconscient et une brute.

Mais cette brute est, au village, l'incarnation de la patrie !

LA CASERNE

D. Qu'est-ce que l'armée ?

— L'armée est une classe à part dans la nation ; on reconnaît les militaires à leur costume bizarre et ridicule.

L'armée se compose de tous les jeunes gens de 21 à 24 ans, les plus grands, les plus forts, les plus vigoureux, les plus sains. On prend ces jeunes gens de force ; car, s'ils étaient libres, pas un seul ne voudrait être soldat. On les éloigne de leur pays, on les sépare de leur famille, de leurs amis ; on les oblige à laisser tous leurs intérêts ; puis on les réunit dans des prisons nommées *casernes*, où ils vivent pendant trois ans, sous le même régime que les voleurs et les assassins.

D. Quelles sont les occupations des soldats à la caserne ?

— La plus grande partie du temps est consacrée à l'astiquage. Les chefs enseignent la manière de poser le cirage sur les cuirs, afin qu'au bout de trois ans les soldats sachent bien cirer leurs bottes, et rien de plus. L'exercice dure moins que l'astiquage.

D. Qu'entend-on par l'exercice ?

— L'exercice consiste à remuer les bras et les jambes comme un pantin, pendant des heures entières. Après l'exercice, on reprend l'astiquage des cuirs ; puis on retourne à l'exercice, et ainsi de suite pendant trois ans. C'est le service militaire.

Il y a aussi les revues. On place les soldats par milliers, en rangs d'oignons, pour s'assurer qu'ils ont les cheveux courts et qu'ils portent des bretelles ; lorsqu'ils sont restés longtemps droits et raides comme des piquets, et que leurs membres sont enkylosés, on fait caracoler devant eux des messieurs vêtus en écuyers de cirque, qu'on appelle des généraux.

D. Crois-tu que ce travail est digne d'un homme ?

— On dit qu'il est nécessaire et que le salut de la

patrie en dépend ; ceux qui n'éprouvent qu'un goût médiocre pour l'astiquage sont de mauvais patriotes.

D. Que fait le soldat lorsqu'il ne s'agite pas comme un pantin et que ses cuirs sont assez reluisants ?

— Il boit ou il dort. Le plus souvent il dort, parce qu'il n'a pas d'argent pour boire ; mais, tant qu'il a un sou dans sa poche, il boit, et, dès qu'il a fini de boire, il va dormir.

D. Quelle est la conséquence de cette vie ?

— C'est que les soldats deviennent fatalement des fainéants, des ivrognes et des abrutis.

D. Les soldats ont-ils des femmes ?

— On les oblige à rester célibataires. Mais, à côté des casernes, on a établi des maisons de filles, placées sous la protection de la police. Les soldats s'en vont les visiter, munis d'une permission de nuit délivrée par le colonel ; ils en rapportent presque toujours de sales maladies, et le colonel les punit.

Quelques soldats, très rares, sont mariés avant de venir à la caserne ; mais on les empêche de vivre avec leurs femmes, qui restent seules au pays, exposées à toutes les tentations et livrées à la misère.

D. Et les soldats qui restent à la caserne, comment remplacent-ils les femmes ?

— ... La caserne est une école de vices honteux ; elle engendre la pourriture physique et morale.

D. Quels sont les devoirs du soldat ?

— Son premier devoir est l'obéissance passive.

D. Qu'entend-on par l'obéissance passive ?

— C'est une soumission absolue aux ordres des chefs, quels que soient les ordres et quels que soient les chefs, du plus intelligent au dernier des imbéciles ; on doit leur obéir *en tout ce qu'ils commandent pour le bien du service et l'exécution des règlements militaires.*

D. Mais si les ordres sont contraires au bien du service et aux règlements ?...

— Il faut obéir quand même, *sans hésitation ni murmure.*

D. Est-ce que ce n'est pas stupide ?

— Le soldat n'a pas le droit de raisonner.

D. Que ferait-on de lui, s'il refusait d'exécuter des ordres cruels et injustes?

— On le mettrait dans une véritable prison, pendant un an ou deux; après quoi, il irait finir son temps dans une autre caserne, soumis au métier de forçat.

D. Le criminel est-il plus malheureux que le soldat?

— Il est moins malheureux, car il peut refuser d'obéir, sans que sa peine augmente d'un seul jour.

D. Le soldat a-t-il un autre devoir?

— Il monte la garde à la porte des monuments publics?

D. Qui habite ces monuments?

— Des ministres, des députés et des fonctionnaires.

D. Est-ce que ces hommes travaillent pour le peuple?

— Ce sont ses ennemis; s'ils étaient les amis du peuple, ils n'auraient pas besoin d'être protégés.

D. Le soldat ne fait-il pas d'autres corvées?

— Il garde aussi les maisons de banque, où sont entassés les produits des tripotages financiers.

D. Est-ce que le soldat est payé pour cela?

— Il ne touche pas un sou.

D. Qui donc est payé à sa place?

— Ce sont les députés, qui partagent avec les escrocs de la finance l'argent volé aux travailleurs.

D. Est-ce que cet argent ne t'appartient pas?

— Il appartient aux voleurs, et défendre, les voleurs, c'est être patriote.

D. Qu'est-ce qu'un officier?

— C'est une espèce de soldat, qui fait par goût ce que les autres font par force. C'est un esclave qui commande à d'autres esclaves. Il n'obéit qu'à quelques centaines d'hommes au lieu d'obéir à des milliers. Il est mal payé; mais on lui permet d'avoir un vêtement bien ajusté, avec des passementeries et des dorures qui attirent les yeux des femmes. Il est fier, vaniteux, et méprise les « pékins » qui le font vivre.

Il ne peut pas se marier, car il est trop pauvre pour nourrir une famille; on met des filles à sa disposition, dans des maisons où les soldats n'ont pas le droit d'entrer.

Il n'astique pas son fournement ; il laisse ce soin à un soldat, qui devient son domestique, et dont le premier devoir, chaque matin, est de cirer les bottes et de vider le pot-de-chambre de l'officier. Tous les soldats, sans distinction, peuvent être astreints à ce travail servile, et doivent vider le pot-de-chambre, sous peine de forfaire à l'honneur et d'aller en prison.

D. L'officier sort-il de la classe des travailleurs ?

— L'officier est généralement un fils de bourgeois, et, par principe, il déteste les travailleurs. On lui inculque au régiment la haine de la liberté ; plus il la manifeste, plus il a de passementerie et de galons.

D. Quelles sont les occupations de l'officier ?

— Il promène son sabré.

D. N'a-t-il pas d'autre besogne ?

— Il commande aux soldats, toujours avec hauteur et dureté. Il les brutalise et les injurie ; c'est contraire au règlement, mais il n'y a pas d'exemple qu'un officier ait été puni pour avoir injurié et brutalisé des soldats.

D. L'officier a-t-il le droit de frapper les soldats ?

— La loi le lui défend. S'il viole la loi, on doit le mettre en prison ; mais on ne l'y met jamais.

D. Et si le soldat frappe l'officier... ?

— Le soldat est toujours condamné à mort.

D. Le soldat n'est donc pas citoyen ?

— Non, il n'est pas libre, puisqu'on l'enferme jour et nuit ; il n'est pas l'égal des autres hommes, puisqu'on le traite en esclave.

Quant à la fraternité, il la pratique en fusillant ses semblables. C'est le troisième devoir du soldat.

LA GUERRE

D. — Qu'est-ce que l'honneur militaire ?

— C'est la haine des citoyens et l'amour de la guerre.

D. Pourquoi fait-on la guerre ?

— Pour des intérêts gouvernementaux ou dynastiques qui sont étrangers aux travailleurs. Les soldats n'en savent jamais rien. On les place vis-à-vis d'autres hommes qu'ils ne connaissent pas, et on leur commande de tirer dessus. Celui qui refuserait d'obéir manquerait à l'honneur militaire.

D. Qu'arrive-t-il lorsqu'ils sont vainqueurs ?

— L'honneur militaire consiste alors à tuer le plus possible de ces hommes qu'ils ne connaissent pas, à bombarder leurs villes, à brûler leurs maisons, à violer leurs femmes et leurs sœurs, à détruire leurs moissons et leurs vignes, et à voler leur argent ; à commettre enfin toutes les horreurs que la férocité, la peur et l'esprit de vengeance peuvent suggérer à des bêtes fauves.

D. Et s'ils sont vaincus ?

— Ils subissent à leur tour les lois de la guerre.

D. Qui décide de la victoire ?

— C'est le hasard. Vainqueurs et vaincus sont également ruinés. Après chaque guerre, il faut augmenter les armements et, par conséquent, les impôts ; et, à chaque nouvel impôt, la servitude des ouvriers, des paysans, de tous les travailleurs, devient plus lourde et plus dure.

D. Ne devra-t-on pas s'arrêter un jour ?

— On s'arrêtera lorsque la ruine sera complète, et que l'armée, ayant tout dévoré, n'aura plus rien à défendre.

C'est à ces bêtises que je dois sacrifier mon bonheur, ma famille, ma liberté et ma dignité d'homme.

D. A qui profite la guerre ?

— Aux gouvernants et à la bourgeoisie.

Les gouvernants ont intérêt à exciter les peuples les

uns contre les autres : c'est ce qu'on appelle le patriotisme ; et, tant qu'on exhibe ce fantôme, les peuples ne pensent pas à leur émancipation. S'ils crient trop fort contre l'augmentation des charges militaires, la guerre éclate, toujours suivie d'une longue période de lassitude et d'abandon, pendant laquelle les peuples supportent leur esclavage sans murmurer.

Quant à la bourgeoisie, elle gagne à chaque fois de nouvelles richesses. C'est elle qui prête aux gouvernements l'argent nécessaire aux dépenses de guerre ; elle reçoit en échange une rente qui est éternellement payée par les travailleurs.

C'est elle aussi qui fournit les armées ; elle spéculé sur la détresse publique, pour vendre très cher de la viande pourrie, des chaussures en carton et toutes ses marchandises avariées.

La bourgeoisie s'est élevée sur la misère des peuples : plus ils sont misérables, plus elle s'enrichit.

D. Combien de temps durera la guerre ?

— Aussi longtemps que les peuples ne se seront pas débarrassés de ceux qui en vivent.

D. La paix n'est-elle pas compromise par le militarisme ?

— En dehors des fantaisies criminelles des rois et des politiciens, le militarisme est la cause de toutes les guerres.

C'est à qui aura le plus de soldats et de canons, et l'armée la plus formidable ; et tout le monde veut également conserver la paix : comme si les armées étaient faites pour autre chose que la guerre ! Un beau jour, au moindre incident de frontière, les armées se mettent en marche et le massacre commence.

D. Ne faut-il pas se défendre, quand on est attaqué ?

— C'est un devoir de se défendre, mais c'est un crime d'attaquer.

D. L'armée permanente est-elle nécessaire ?

— Elle est inutile.

D. Mais comment assurer la défense du pays ?

— En remplaçant le militarisme et la caserne par l'armement général du peuple.

D. Ne serait-ce pas la même chose ?

— Ce serait le contraire, puisque l'armée permanente est destinée à opprimer le peuple.

D. Les forts renonceraient-ils à abuser de leur force ?

— Non, sans doute ; mais, s'il n'y avait plus de soldats de profession et d'officiers avides de galons, la guerre deviendrait plus rare et plus difficile ; et le pays serait mieux défendu, car, au lieu de se battre au nom du patriotisme, un mensonge qui masque l'exploitation capitaliste, chacun lutterait pour sa terre natale et son foyer.

D. Pourrait-on diminuer encore les chances de guerre ?

— On pourrait rendre la paix définitive.

D. Par quel moyen ?

— Par l'alliance internationale des peuples.

D. Qui prendra l'initiative de ces réformes ?

— Personne ; tous les gouvernants sont des traîtres, et leur sort est lié à celui du militarisme.

D. Mais si les peuples refusaient de se laisser tuer sans raison, s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données pour massacrer, qu'arriverait-il ?

— Ce jour-là, la guerre serait morte... Mais ce jour ne viendra jamais.

D. Pourquoi ?

— Parce que les soldats sont abrutis par la discipline.

LA GRÈVE

D. Où vas-tu, soldat ?

— Je pars pour la guerre.

D. Est-ce que le territoire est envahi ?

— Non ; je vais au pays de la grève, je vais me battre contre des ouvriers.

D. Est-ce que ces ouvriers t'ont fait du mal ?

— Ils ne m'ont fait aucun mal ; mais ils ne veulent pas travailler.

D. Pourquoi ne veulent-ils pas travailler ?

— Parce que les patrons refusent de leur payer le salaire qu'ils avaient promis, et qu'ils ont chassé plusieurs de leurs camarades usés par l'âge, en leur volant les quelques sous mis de côté pour la vieillesse.

D. Alors tu vas soutenir les ouvriers contre les patrons ?

— Non, je vais soutenir les patrons contre les ouvriers, les voleurs contre les volés.

D. Les ouvriers ont-ils des armes ?

— Ils n'ont pas d'armes ; ils ne peuvent même pas se défendre. Ils se promènent avec leurs femmes et leurs enfants, et chantent des chansons pour tromper la faim, attendant paisiblement que les patrons veillent bien leur rendre justice. Les soldats ont des sabres, des lances et des fusils perfectionnés.

D. Les soldats sont donc des lâches ?

— Les soldats sont des machines qui exécutent le règlement.

D. Que font les soldats en temps de grève ?

— Ils aident la gendarmerie et la police à persécuter les ouvriers ; ils vont chercher les grévistes dans leurs maisons, pour les ramener de force au travail ; ils les poursuivent dans les rues des villages et dans les champs ; ils les

arrètent sans motif et les livrent à des individus appelés juges, qui condamnent toujours les ouvriers.

D. Que ferais-tu, soldat, si ton chef te commandait de tirer sur les grévistes ?

— J'obeirais à mon chef.

D. N'es-tu pas un travailleur comme eux ? Leurs maîtres ne sont-ils pas aussi les tiens ? Le gouvernement infâme, qui protège les vols de ces maîtres, n'est-il pas le même qui te fait subir la plus douloureuse servitude et qui, plus tard, lancera d'autres soldats contre toi pour te soumettre ou te tuer ?

Dans quelques jours tu seras libre ; libre... autant que peut l'être celui qui est condamné au travail pour toute la vie. Tu peineras durement pour gagner le pain de ta famille. Puis le maître rapace voudra diminuer ta part au profit de la sienne ; il t'aura fait trimer d'un bout de l'année à l'autre, en te promettant la moitié de la récolte, et ne t'en donnera que le tiers ou le quart, sûr d'être appuyé, si tu résistes, par les gendarmes et les tribunaux ; il aura fixé lui-même ton salaire, et refusera de le payer, trouvant que tu manges trop... Est-ce juste, soldat ?

— Non, c'est une monstrueuse injustice.

D. Eh bien, cette injustice, aujourd'hui, c'est toi qui la commets. Ne vois-tu pas qu'en luttant comme soldat pour les maîtres de ces grévistes, tu justifies d'avance toutes les iniquités dont tu seras victime comme travailleur ? Qui te plaindra alors, qui te soutiendra ?

— Il faut que j'obéisse au règlement...

D. Mais dans cette foule désarmée, il y a des femmes et des enfants. Regarde-les, ces femmes. Elles sont vieilles avant l'âge, pâles, maigres, n'ayant connu de la maternité que les douleurs. Elles n'ont jamais mangé à leur faim ; depuis la grève, elles ne mangent plus ; demain, elles ne savent pas si les petits auront leur pâtée, si leurs maris ne rentreront pas tout à l'heure percés d'une balle ou d'un coup de sabre.....

Crois-tu que ces femmes endurent tant de souffrances pour leur plaisir ?... Et pourtant ce sont-elles qui montrent le plus de courage ; ce sont elles qui poussent les hommes à ne pas subir les exigences des patrons.

Dis-moi, soldat, si ton chef te commandait de tirer

sur cette foule désarmée de femmes et d'enfants, que ferais-tu ?

— Si je n'obéissais pas à mon chef, c'est moi qui serais fusillé... J'ai peur !...

D. Le voilà bien, ton patriotisme de caserne ! On t'a si bien discipliné que tu te rues, par lâcheté, sur les premiers hommes venus qu'on place au bout de ton fusil ! On t'a si bien prêché l'amour de la patrie, que tu ne sais plus distinguer un compatriote d'un ennemi. Que dis-je ! Si tu entraais en vainqueur dans une ville étrangère, à moins d'être saoul d'eau-de-vie et de sang, tu respecterais les femmes et les enfants ; mis en présence de tes compatriotes, tu oublies toutes les lois de l'humanité.

Ecoute encore ! Peut-être qu'au moment où tu tires sur ces grévistes, qui ont des fils et des frères parmi tes camarades de l'armée, les gens de ton pays, tes amis, tes parents, en lutte avec leurs maîtres voleurs, tombent sous les balles d'autres soldats ; peut-être que ton père est au nombre des victimes.....

Que ferais-tu, soldat, si ton chef te commandait de fusiller ton père ?

— ?.....



LR032

CAROT

NOUVELLES PUBLICATIONS
DE LA
LIBRAIRIE SOCIALISTE

Les <i>Œuvres diverses</i> , par TRIDON	3 50
Le <i>Molochisme juif</i> , du même auteur	5 »
<i>Nouvelle organisation de la République</i> , par LEVERDAYS	3 50
Les <i>Semilles</i> (contes), par E. ODIN	3 »
<i>Petit Catéchisme socialiste</i> , par A. TABARANT	0 10
Les <i>Défenseurs du Proletariat</i> , par E. MUSEUX	2 50
Le <i>Logement gratuit</i> , par M. CHARNAY	0 50
Le <i>Libre-Penseur</i> , par BORSENDORFF	0 60
Les <i>Imprécations</i> , du même auteur	0 50
Le <i>Travail obligatoire</i> , par W.	0 60
<i>L'Avènement du Socialisme</i> , par LAURE HISSE	0 20
<i>Solution du Problème social</i>	0 50
<i>Catéchisme des Revendications nécessaires</i>	0 15

On trouve à la Librairie les différents ouvrages des auteurs socialistes : Blanqui, Benoît Malon, Lafargue, Marx, Lassalle, Engels, Schæffle, Guesde, etc.

On s'y abonne également au journal le *Parti Ouvrier*, organe des travailleurs de France et d'Algérie.

S'adresser, pour toutes les commandes, à M. le Directeur de la Librairie socialiste, 51, rue Saint-Sauveur, Paris.